

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Nicolas Nottat, brigadier du régiment du Train



L'Estafette – Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales
2010

Moins connus que les « Bourgogne », « Coignet », ou « Marbot », ceux de la Grande-Armée des obscurs, ont quelquefois, eux aussi, laissé des écrits. Voici, les « Souvenirs » de Nicolas Nottat, brigadier du régiment du train sur 1812¹. Ce texte fut publié la première fois en juin 1939 dans la « Revue d'Histoire », par le capitaine de réserve Pierre Arnoult. Une seconde diffusion eut lieu en octobre 1953, dans la « Revue du Train » à l'initiative de M. Péchon, Président des « Cadets de Saumur du Train », mais celle-ci ne fut que partielle. Nous avons choisi de mettre en ligne intégralement ici le texte de la « Revue d'Histoire »². Dans son avant-propos, Pierre Arnoult nous apprend que Nicolas Nottat est né à Ceffonds (Haute-Marne), le 10 février 1790. Il « appartenait à une famille de cultivateurs ». Arnoult précise : « Conscrit de l'an 1810, il fut incorporé le 31 mai 1809 au 2ème bataillon des équipages militaires ». Nottat est en Espagne en 1810-1811³. En 1812, l'Empereur crée « de nouvelles unités d'équipages militaires pour aller, en Russie, transporter les vivres et les bagages de la Grande Armée ». Nicolas Nottat est affecté alors à la 1ère compagnie 18ème bataillon des équipages militaires et « reçoit dès le 21 mars 1812, les galons de brigadier ». Le 10 avril de cette même année, il part pour Moscou. Laissons-le nous raconter son périple.

Christophe Bourachot
<http://lestafette.unblog.fr/>

Le train des équipages

Comme le transport de l'artillerie, celui des subsistances est effectué par des fournisseurs (Breidt, Ravet ou Lanchere) et des charretiers civils qui refusent souvent d'aller jusqu'au front. Les équipages constitués pour la durée des combats sont regroupés en brigades et compagnies dirigées par les entrepreneurs de charrois. Les besoins croissants de l'armée, l'allongement de ses lignes de communications, les graves mécomptes connus jusqu'alors, conduisent Napoléon à militariser complètement les convois sur lesquels il veut pouvoir compter. Ces considérations jointes à l'insuffisance du transport civil pendant la campagne de Pologne mais aussi leur état déplorable, l'indiscipline des employés et leur négligence⁴, le 26 mars 1807, sur le modèle du train d'artillerie, est créé un train des équipages militaires, formé au départ de 8 bataillons comprenant chacun 6 compagnies de 80 hommes, 160 chevaux, 34 caissons ou voitures, sans que Napoléon envisage de le doter d'une aigle. L'article 9 précise que « les bataillons... seront sous les ordres des commissaires ordonnateurs du Corps d'armée près duquel ils seront employés ». Le décret du 23 février 1813 crée un général de brigade chargé de l'inspection du train des équipages militaires. Les



¹ Les témoignages émanant de membres de régiment du Train sont peu courants. Tout comme ceux des Commissaires des Guerre.

² Nous avons reproduit les notes établies par le capitaine Arnoult ; celles-ci portent d'ailleurs la mention de son nom entre parenthèses. Nous avons jugé utile de les compléter par d'autres : ces dernières ne comportent pas de mention. Les sous-titres ont été rajoutés pour la présente mise en ligne de ce texte.

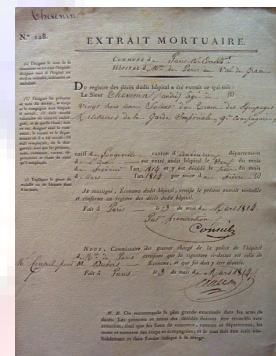
³ Dans le fac-similé de son livret militaire, reproduit dans l'édition de 1939, on apprend qu'il était brigadier de 1ère Compagnie du 4ème Escadron du Train des Equipages et qu'il est entré comme soldat le 25 mai 1809.

⁴ « Ne me parlez plus de ces compagnies. C'est un tas de gueux qui ne font pas le service... Je regrette l'argent que je leur ai donné. Nos armées ne seront organisées que lorsqu'il n'y aura plus un seul administrateur, que tout militaire sera militaire... sans quoi nous serons à la merci de fripons, comme nous en avons ».

officiers et sous-officiers sont mutés de la cavalerie et de l'artillerie et recrutés parmi certains des employés supérieurs militarisés de l'ancienne Compagnie Breidt. En 1808, le train des équipages est porté à 12 bataillons.



En 1809, un bataillon provisoire du train des équipages est créé en Espagne. Mais les services qu'il rend durant les campagnes de Pologne, d'Espagne⁵, du Portugal et d'Autriche, notamment au cours des batailles de Friedland, d'Essling et de Wagram, autant que l'augmentation progressive du nombre de leurs bataillons, l'incitent à les comprendre dans les corps dotés d'un emblème. C'est le 25 décembre 1811 que le train des équipages militaires se voit accorder son premier étendard : « Les quatorze bataillons du train des équipages militaires n'auront qu'une seule aigle, qui restera dans le cabinet du ministre de l'administration de la guerre ». L'aigle destinée au train des équipages est présentée, en mai 1812, à Mayence, par le ministre de l'administration de l'armée au dépôt des 17 bataillons du train des équipages. Pour la campagne de Russie, tous les régiments d'artillerie fournissent des compagnies qui participent à la campagne, le train des équipages compte alors 22 bataillons pour 6 000 voitures. Toutefois, la déficience du train des équipages reste cependant très grave et est une des causes du désastre en Russie : les convois de subsistances s'étalant par le mauvais état des routes, subissant une perte élevée en animaux de traits puis les attaques des cosaques⁶. Les vivres sont ainsi presque toutes consommées dès le début de la campagne. A la fin de la retraite les pertes en voitures et animaux sont telles qu'aucune voitures ne traversent le Niemen et seuls 4 bataillons reviennent partiellement avec 1280 tringlots et une centaine de chevaux. Au retour de Russie, 9 bataillons du train des équipages peuvent être reconstitués et 3 nouveaux bataillons sont créés dans le courant de l'année. En 1814, les 4 escadrons du train totalisent 15 officiers et 256 hommes. Le train de la Garde prend une grande part à la victoire de Montereau en conduisant ses voitures au trot de Paris à Nangis. Le train est réduit à 4 bataillons lors de la 1^{ère} Restauration, réduits encore à 4 compagnies en 1815.



Jérôme CROYET

Docteur en histoire, archiviste-adjoint aux A.D. de l'Ain

⁵ En Espagne, de 1808 à 1812, avec des moyens insuffisants, de médiocres qualités et mal adaptés, ils assurent les ravitaillements et les évacuations. Devant les difficultés rencontrées dans l'emploi des voitures, les premières unités muletières sont mises sur pied. Mais malgré ses hauts faits d'armes telle que la défense de Figueras, le train des équipages d'Espagne ne peut échapper aux mouvements de retraite et lorsqu'en 1813, les troupes arrivent aux Pyrénées, le train des équipages engagé en Espagne aura été progressivement anéanti

⁶ « Les convois qu'on nous envoyait de Moscou étaient interceptés et pillés par les Cosaques irréguliers ». COMBE : *Les Mémoires du Colonel Combe*, 1853.

LES SOUVENIRS

Vers la Grande Armée. De Paris à Moscou (10 avril-11 octobre 1812)

L'an 1812, le 10 avril, nous sommes partis de Paris pour nous rendre à Mayence, très bien montés et équipés tout à neuf. Première destination. Partis de Mayence pour nous rendre à Berlin. Seconde destination. Partis le 2 juin pour nous rendre à Bromberg. Troisième destination. Partis le 18 juin pour nous rendre à Koenigsberg. Quatrième destination. Là, nous sommes restés dix jours pour le rétablissement des chevaux. Partis le 12 juillet pour nous rendre à Kowno. Cinquième destination. Là, nous sommes restés six jours aussi. Partis le 4 août pour nous rendre à Smolensk. Sixième destination et première ville de Russie. Pour y arriver, nous avons eu bien de la peine. Nous avons touché le pain pour huit jours à Wilna⁷, et le lieutenant voulait le garder pour le donner par ration tous les jours. Mais les soldats ont voulu tout avoir de suite, et il a été très difficile de vivre quand cela a été mangé, parce que l'on avait encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à la ville de Smolensk. Famine et misère. L'on ne trouvait que de la nourriture très médiocre, qui était du seigle ou du blé cuit dans de l'eau, et quelquefois un peu de farine, dont on faisait de la bouillie avec du lait et du sel, car la graisse était très rare. En partant de Smolensk, nous avons été contraints de forcer l'allure pour marcher avec un corps d'armée, parce que l'on craignait trop le danger. Mais à trois jours de marche, nous avons été réduits à rester dans une poste une dizaine de jours. La plus grande partie de nos chevaux ont péri, et l'on a été obligé d'aller à 10 ou 12 lieues à la ronde de cet endroit pour pouvoir en trouver. L'on rapportait tout ce que l'on trouvait à l'égard de nourriture [sic], tant pour les chevaux que pour les hommes ; et quoique l'on s'y prenait de cette manière, on avait bien de la peine à vivre. Nous sommes partis de cette poste aux environs du 20 septembre avec 32 fourgons, attelés tant de chevaux du pays que des nôtres. Notre compagnie a marché seule. Il y avait des hommes qui avaient trois et quatre chevaux chacun, parce que déjà beaucoup d'hommes étaient décédés, tant par maladies du pays que d'autres, et parce qu'ils n'avaient pas leur nourriture ordinaire. Quoiqu'il y avait, soi-disant, grand danger, nous avons marché, nous tenant toujours bien sur nos gardes la nuit et le jour. La nuit, on ne dormait que le moins possible, parce que l'on craignait trop. La nourriture n'était pas très excitante non plus : c'était du seigle et du blé cuit dans de l'eau et du sel. Si l'on trouvait du pain, c'est qu'on le prenait quand on le mettait dans le four ; autrement, on n'en trouvait jamais. Nous avons été l'espace de trente-six jours, de Smolensk à Moscou, sans avoir une seule ration.

La retraite. De Moscou à Kowno (19 octobre-15 décembre 1812)

La famine toujours. Nous sommes arrivés dans cette ville le 11 octobre, et nous y sommes resté onze jours, sans toucher de pain du tout. On donnait pour ration un peu de farine et de viande. Pour les chevaux, on allait chercher à 3 ou 4 lieues de la ville, plus ou moins, chercher toutes sortes de marchandises, comme seigle, avoine et foin. Pour les hommes : choux ou pommes de terre. Quand on a été un peu approvisionné, il a fallu battre en retraite de cette ville. On l'a évacuée le 19 octobre⁸, par une autre route que celle où on y était entré. Plusieurs de nos fourgons étaient chargés de gros pains de seigle, et d'autres compagnies avaient de la farine. Nous avons été une quinzaine de jours avec quelques bêtes que nous avons emmenés. Les uns les tuaient, et les autres donnaient de la farine, pour faire du pain. A défaut de pain, on servait de suif pour faire de la bouillie avec de la farine. Au bout de ces quinze jours-là, nous avons été forcés par l'armée russe de reprendre l'ancienne route

⁷ Aujourd'hui Vilnius en Lituanie.

⁸ « Il y a une légère contradiction de dates entre l'arrivée à Moscou le 11 octobre, un séjour de onze jours dans cette ville et le départ le 19 octobre. Ce qui est certain, c'est que la Grande Armée a quitté Moscou le 19 octobre. » (Note du capitaine Arnoult).

où était donnée la bataille de Mojaïsk, du 20 au 25 septembre⁹, avant d'arriver à la ville de Moscou. Sur cette ancienne route, que l'on a reprise, le froid et la faim s'étant fait sentir à l'extraordinaire, et l'armée étant cernée sur la droite, sur la gauche, devant et derrière, il était presque impossible de trouver de quoi manger. Enfin, on comptait toujours sur les villes où nous étions passés en allant, pour s'y faire faire quelque habit ou prendre soulagement de repos ou de nourriture. Et point du tout ! Le plus vite qu'il était possible de partir, c'était le meilleur. D'abord, la première de ces villes, qui était Smolensk, il était impossible d'entrer¹⁰. Là, on a repris quelques troupes qui n'avaient pas été jusqu'à Moscou, n'étant pas bien portantes. Après le départ de cette ville, pour arriver à Wilna, le froid et la faim se sont fait sentir si excessivement, que les soldats mouraient faute de subsistance, et que les chevaux aussi. Comme l'on était, tous les matins, sujets à être attaqués par l'ennemi, l'on allait éveiller les officiers supérieurs par le bras. Beaucoup de soldats restaient là, parce que l'on partait très souvent à la muette¹¹. Entre ces deux villes, il y a eu trois feux de bivouac, et dans chacun il est resté quelques soldats morts de froid ou de faim. Car, au lieu d'y trouver du pain, on avait communément grand peine à trouver de l'eau : les ruisseaux, les lacs et les grandes rivières étaient gelées si fort, qu'on aurait eu cassé la glace à grand'peine pour le moment où il aurait fallu partir ; L'on ne buvait que de l'eau de neige, et l'on se trouvait très content quand on avait quelque chose pour la faire fondre, car cela n'arrivait pas toujours. Si on voyait quelquefois du pain, c'était grâce à des Polonais qui se détachaient un peu de la route et qui savaient la langue du pays. Mais ils ne faisaient que paraître et disparaître. Ce n'était pas un prix, c'était de l'argent tant que l'on en voulait¹². Le plus fort de la nourriture était de cheval, que l'on montrait au feu d'un bâton, car les pots ou marmites étaient si rares, que souvent on ne s'en servait pas du tout.

La Bérésina et les trésors perdus

A Borisow, il est resté beaucoup d'artillerie et d'autres troupes aussi, parce qu'il y avait une rivière qui s'appelle la Bérésina. Elle était cependant gelée, mais pas assez fort. Elle n'était cependant pas très large, mais profonde, avec des marécages de chaque côté. Quoiqu'il y avait deux ponts, ce n'était pas suffisant pour passer. On s'y portait, et celui qui avait le malheur de tomber ou de passer par-dessus ne pouvait pas se relever¹³. Enfin, on a tout perdu, de Smolensk à Wilna : artillerie, équipages et beaucoup d'hommes. Jusqu'à des trésors d'argent en métal, que l'on a jetés dans une rivière, à Orcha, dans les trous les plus profonds qu'il a été possible de trouver. Il n'y a eu de sauvés que le trésor de l'Empereur et celui du prince Murat, d'argent fabriqué ou d'or. Et encore, celui de l'Empereur a été perdu à une lieue de Wilna, au bas d'une petite côte¹⁴. Nous avons été forcés de l'abandonner par la force de l'armée russe, et la neige, et le verglas, qui contribuaient fort à ce que les chevaux ne pouvaient avancer, comme aussi le défaut de nourriture. Celui du prince Murat est venu tout proche de Kowno, à 25 lieues plus loin. En abandonnant ces trésors, ceux qui les escortaient

⁹ « En réalité, cette bataille, qui est celle de La Moskowa, a eu lieu le 7 septembre ». (Note du capitaine Arnoult).

¹⁰ Les magasins de Smolensk ont été mis à sac par les premiers arrivants. Le brigadier Nottat, qui devait être à l'arrière-garde, n'a pas profité de cette aubaine ». (Note du capitaine Arnoult).

¹¹ A la nuit tombée.

¹² La plus part des soldats avaient de l'or provenant du pillage de Moscou. Note du capitaine Arnoult).

¹³ Brandt, de la 2^e Légion de la Vistule, écrit : « la neige amortissait les pas de cette foule éperdue qui précipitait sa marche, tentant de se dérober par un effort suprême à la poursuite des Russes, aux étreintes mortelles du froid, leur terrible auxiliaire. Le silence n'était troublé que par les gémissements et les râlements d'agonie de ceux qui succombaient dans cette dernière étape ». Souvenirs d'un officier polonais, Librairie des Deux Empires éditeur, Paris, 2002.

¹⁴ Sans doute la côte de Ponari. C'est notamment à cet endroit que les fourgons du Trésor furent abandonnés : les chevaux ne pouvant plus gravir la pente gelée.

et y ont mis le feu auraient fait leur fortune s'ils n'avaient pas été pris à peu de distance de cet endroit.

L'alcool, ce doux poison...

En arrivant à Kowno, il y avait des juifs qui vendaient du rhum, et même des caves qui étaient abandonnées. Beaucoup de soldats se sont mis à boire de cette liqueur, très douce et très forte de son naturel. Les hommes étant très faibles faute de nourriture, il en est resté beaucoup dans cette ville¹⁵. D'ailleurs, sur cette route là, on ne trouvait pour nourriture que du cheval et du navet ou de la betterave. Et si l'on voulait exposer quelque peu de bonne nourriture, il fallait exposer sa vie plus qu'à l'ordinaire. On était beaucoup sur la grand'route, et les hommes qui y marchaient étaient souvent très bien portants. Mais ils tombaient et au bout de cinq minutes ils étaient gelés et mouraient de suite. Il y en avait qui avaient les pieds gelés, d'autres les mains, les oreilles et le nez. Si on se trouvait dans quelque grange pour les bivouacs, on y faisait du feu, quoique couverte en paille. Il y entraient du monde tant qu'il était possible d'en tenir. Les derniers qui venaient pour y entrer, et qui ne le pouvaient, croyant qu'on ne voulait pas leur faire de place, mettaient le feu à la grange. Alors ceux qui n'étaient pas bien disponibles pour se sauver bien vite, restaient dans le feu aussi. Je vous dirai : il faut avoir bon courage et bon cœur pour ne pas y penser, ayant vu la manière dont s'est passé cette retraite.

La fuite à l'ouest. De Kowno à Koenigsberg (16-31 décembre 1812).

Les cosaques.

Pour moi, j'ai eu les pieds gelés, les oreilles et le bout du nez. C'est la cause pour laquelle j'ai été fait prisonnier. Après avoir passé Kowno¹⁶, ayant trouvé des pommes de terre et croyant nous en faire un grand régal, nous nous étions introduits dans une maison pour les faire cuire. Deux ou trois cosaques, avec des paysans, nous en ont fait partir, déclarant pour défaite que ceux qui étaient catholiques pouvaient sortir. Tous ceux qui se trouvaient dans cette passe leur montrèrent des marques de cette religion. Après cela, nous sommes revenus jusque dans une petite ville de Pologne prussienne sans être arrêtés, quoiqu'ayant été presque tous les jours chassés par des domestiques de barons. Ils se permettaient de prendre des mauvaises armes. Ils prenaient tout ce que l'on pouvait avoir, soit en argent ou autrement¹⁷. Ils prenaient aussi les épauettes des officiers. Dans cette ville, nous avons été arrêtés par des cosaques qui nous fouillèrent partout, jusqu'à regarder dans la bouche. Puis de là, ils nous menèrent dans une très grande chambre chez des juifs qui en avaient la surveillance. Nous y sommes resté quatre jours, sans feu ni vivres d'aucune manière. Tous ceux qui étaient bien portants sont devenus faibles. Aussi, la cinquième nuit, nous sommes partis de cette chambre. Il y en avait plus de la moitié de morts. Quand nous sommes sortis en abandonnant la chambre, les morts étaient devant la porte, l'un sur l'autre. A peine si on pouvait passer. Nous avons marché, à 3 ou 4, pendant trois ou quatre jours. La veille de Noël, ne pouvant trouver de maisons pour coucher, l'un de camarades se rappela qu'il avait sauvé un louis de 24 francs d'entre les mains des cosaques. Les paysans n'ont pas voulu s'en rapporter à nous, et ils ont

¹⁵ Le capitaine Vincent Bertrand (alors sergent au 7^e régiment d'infanterie légère), raconte la découverte le 12 décembre 1812 également d'une cave d'alcools et de vins et du pillage qui s'y déroula (Mémoires, Paris, Librairie de s Deux Empires, 1998). Le trésorier Peyrusse remarque dans cette même ville, le 11 décembre 1812, que le soldat « ne songeait qu'à boire et il se livrait à ce besoin avec un tel excès que les rues, les places publiques étaient encombrés de soldats ivres, entassés les uns sur les autres ». (Mémoires et archives, Caracassonne, 1869).

¹⁶ Le maréchal Ney et le général Gérard ont assuré, avec une poignée d'hommes, la défense de Kowno, pendant que le flot des soldats s'écoulait vers l'ouest. Dès lors, la grande armée a cessé d'exister, et ses débris ont marché à l'aventure et tenté de rejoindre les garnisons françaises de la Vistule. (Note du Capitaine Arnoult).

¹⁷ Les soldats étaient riches du butin de Moscou. (Note du Capitaine Arnoult).

voulu aller chez un juif pour se contenter. Quand ils ont vu cela, ils nous ont fait partir par force sans qu'ils ne rendent rien, à coups de bâton. Et puis, j'ai quitté ces camarades, et j'ai marché seul, avec beaucoup de peine, jusque tout proche de Koenigsberg. A 2 lieues de cette ville, je suis entré dans une maison pour me changer. Il y arriva un commandant russe, qui me demanda si j'étais Français. Je lui dis que non, et que j'étais Espagnol¹⁸ Il me répéta plusieurs fois, en très bon français : « Il va passer des voitures qui ramassent les convalescents, et tu monteras dedans. » A force de le dire, je lui donnai à entendre que oui, et il me dit : « Si je savais que tu ne le fasses pas, je te ferai prendre de suite par mes gendarmes ». Il partit de suite pour se rendre à la ville¹⁹, et je partis de derrière, tout au désespoir de ne pouvoir traverser cette ville, rapport à la grande rivière qui y passe, et parce qu'il n'y avait pas longtemps qu'il regelait. Cependant, je me suis tiré sur la gauche de cette ville. Voyant du monde qui s'y promenait avec des traîneaux, cela me rassura. Je m'en fus, après avoir passé cette rivière, dans une maison où la bourgeoise était seule. Elle m'aurait donné quelque chose, mais son mari arriva de la ville, et me dit que je n'avais qu'à y aller chercher du pain.

L'évasion continuelle. De Koenigsberg à Graudenz (janvier-février 1813)

Les cosaques toujours...

Je fus obligé de partir de suite. Je marchai jusqu'à 8 heures du soir, rien qu'à travers des campagnes, et puis je m'arrêtai, à 2 lieues de la ville, dans une maison un peu éloignée de la route, où j'ai eu bien de la peine à me faire recevoir.

Mais il y est arrivé des cosaques russes un peu plus tard que moi. Le fourrier y vint pour faire les logements. Je fus battu par lui à coups de plat de sabre. Il m'en donna tant qu'il ne fut pas rendu. Et puis, il dit aux paysans de ne pas me laisser sortir. Leur capitaine y revint. Il avait été blessé par les Français ; et pris d'eau-de-vie, il me fit faire plus de dix fois le tour de la maison à coups de sabre. Il regardait à chaque instant avec son pouce le taillant de son sabre pour voir s'il coupait bien. Et puis, quand il fut content de ma battre, il me prit par les cheveux et me jeta sur de la mauvaise paille, dans un coin de la maison. Il me jeta son sabre, et puis il défit son ceinturon autour de moi et me jeta le fourreau aussi. Il m'attrapa avec la monture de son sabre sur le front, où il me leva une petite bosse comme une noisette, qui dura bien six mois. Et puis, il me prit par le bras et me releva. Il envoya chercher par ses domestiques un grand sac tout rempli d'habits de généraux et maréchaux de France²⁰, tout galonnés d'or avec les croix et les crachats²¹. Puis il les retira l'un après l'autre sur la table, me mettant le poing dessous le nez et me disant : « Napoléon capoute »²²

Après m'avoir fait tout cela, ils me mirent à la porte. Me tenant encore par le bras, il me ramena et me donna deux pommes de terre pour mon souper. Et puis, il me fit enfermer dans

¹⁸ Au cours de son aventure, le brigadier Nottat va se faire passer souvent pour Espagnol. Il faut se rappeler qu'il a fait, en 1810 et 1811, la campagne d'Espagne. En outre, son bataillon comportait un certain nombre d'Espagnols tirés des dépôts de prisonniers de guerre, et il les a eus pour camarades pendant huit mois. Il connaissait donc assez d'espagnols pour simuler la nationalité qu'il empruntait. Cette ruse le sauvera, car l'ennemi était impitoyable pour les soldats français de la grande armée, mais il avait des sentiments bienveillants pour ceux qui provenaient d'un recrutement étranger. (Note du capitaine Arnoult).

¹⁹ Koenigsberg avait dû être évacué, depuis quelques jours seulement par les Français. (Note du Capitaine Arnoult).

²⁰ Ce butin provenait des voitures abandonnées au cours de la retraite surtout entre Wilna et Kowno . (Note du capitaine Arnoult).

²¹ Les plaques de décoration de la Légion d'honneur .

²² Lire : « Napoléon Kaputt » : « Napoléon foutu » .

une chambre neutre. Il n'y couchait qu'un chien ; et en me mettant dans cette chambre, le domestique de la maison dit au chien : « Chien, voilà un camarade pour toi dormir la nuit »²³.

Evasion...

Tout cela ne me fit aucune impression. Cependant, j'en fus bien huit jours sourd et muet. Mais sitôt que je fus dans cette chambre, j'aperçus des petites croisées en plomb, et j'en soulevai une. Je me dis en moi-même : « Voilà qui est bon ; je m'en vais dormir un peu, et qu'ils soient tous couchés, je partirai. » Je ne manquai point le coup. Cependant, ils croyaient bien m'emmener à la ville le lendemain. Et point du tout ! car je partis sur les minuit²⁴.

Je marchai sur la route jusqu'au jour, et puis je m'en éloignai un peu pour pouvoir trouver à manger. Je craignais tant ces maudits cosaques que de si loin que je les voyais, je m'écartais encore de la route.

Croyant la retrouver pour marcher la nuit, point du tout ! Je fus obligé de coucher dans une grange un peu éloignée d'un village. J'en cassai le cadenas avec un gros morceau de bois, parce qu'il y avait des russes couchés » dans ce village.

Je marchai dans un chemin de traverse qui me mena dans des bois où je fus bien dix jours sans savoir où j'allais, ne trouvant que des maisons comme des ermitages. Je m'y trouvais très bien, parce qu'on n'avait vu encore aucune troupe de quelque nation que ce soit.

En sortant de cet endroit, je me trouvai chez un baron, qui me fit très bien dîner, me donna deux ou trois sous, et me montra la route que je devais tenir.

Sitôt que je fus sur cette route, je rencontrai un cosaque qui venait en ordonnance, à cheval ; il me fit retourner à peu près cinquante pas en arrière et me prit ces deux ou trois sous que j'avais. Puis il me quitta, en disant à un paysan qui était avec moi de me faire arrêter au premier poste de leurs gens.

Mais ce n'était pas l'intention de cet homme-là : il suivit son chemin, et moi je me détournai sur la gauche de cette route, avec bien de la peine pour trouver à coucher.

Le lendemain, je partis, et me trouvai, à peu près à midi, dans une grosse ferme où il n'y avait que les filles de la maison. Là, j'ai très bien dîné. Puis, je défis mes souliers, parce que mes pieds me faisaient trop mal ; je les avais gelés, à part les deux gros doigts ; l'on voyait les os à découvert, et au pied gauche, tous les autres ongles étaient tombés. Ces jeunes filles me donnèrent du linge pour les envelopper, car cela leur faisait pitié.

Je restai dans cette maison pour coucher. Le soir, il y arriva des Russes. Les gens ne savaient pas quoi faire de moi. Ils m'ont caché et m'ont fait bien souper. Puis, ils m'ont amené chez leur batteur, dans une maison un peu éloignée de chez eux.

Le lendemain, je partis au travers des bois et des plaines, et je me trouvai chez un baron qui me fit bien dîner. Je ne restai pas chez lui, parce qu'il craignait les Russes. Il m'envoya dans un village où je fus reçu par ses ordres

Parti de là, je me trouvai chez un baron polonais²⁵ où je dînai, et m'en fus, toujours traversant les bois et les montagnes.

Mais, en traversant une très grande forêt, je me trouvai dans un atelier de charrons russes, qui travaillaient au bois pour l'usage de leurs artilleries. Je m'approchai de ceux qui ébauchaient. Sitôt que je les vis, je regardai de quel côté il fallait me sauver. Mais point du tout ! il y en avait tout autour de moi. Ils m'appelèrent. Je fus auprès de leur feu. Ils allaient partir, et ils me donnèrent une croûte de pain qu'ils avaient de reste. Mais je ne la mangeai pas d'un trop bon

²³ Tournure de phrase caractérisée par l'emploi de l'infinitif, propre au parler de l'est de la France (Note du capitaine Arnould).

²⁴ Lire : « sur les coups de minuit ».

²⁵ Le brigadier traversait le « couloir polonais », situé entre la Prusse orientale et la Prusse occidentale. (Note du capitaine Arnould).

courage, quoique j'avais faim, parce que j'avais peur qu'ils m'emmènent avec eux. Cependant, les uns voulaient me faire marcher, et les autres ne s'en souciaient pas. De cette manière, je restai un peu en arrière et ils me laissèrent là.

Moi, ne sachant où aller coucher, car il était nuit, je fixai des maisons par la fumée qui en sortait au milieu des bois. Etant arrivé auprès de ces maisons, elles étaient remplies de Russes. Moi, au désespoir, ne sachant pas comment faire pour en trouver une pour coucher, je marchai à tout hasard au travers des bois. Je me trouvai sur un étang, perdu au moins six heures. Cependant, à force de marcher j'entendis un moulin. Ayant peur de tomber dans l'eau, je me tirai sur le côté, j'aperçus de la lumière, ce qui me rassura, et je fus coucher là.

J'étais si bien perdu, que le matin, en sortant de la maison, je ne savais quel chemin prendre. Je le demandai à des personnes, et je ne voulus pas les croire. Quand je fus sur la grand'route, je demandai à une femme que je trouvai sur la route de Graudenz. Elle me dit que c'était sur la gauche, et moi je croyais être sur la droite. Je marchai toujours, continuant la route avec beaucoup de peine, toujours trouvant des parcs de Russes. Cependant je parvins à 6 lieues de Graudenz sans aucune interruption.

Poursuite...

Arrivé là, un dragon russe m'aperçut, qui allait en vedette. Il m'appela, et moi je marchai mon chemin droit. Il redoubla quand il vit cela. Il monta à cheval et me poursuivit plus d'une lieue avec un paysan. Heureusement, il y avait des enclos entourés de perches et de gros fossés remplis de neige. Je passai au travers, et eux prenaient le tour : ce qui me sauva. Quand il vit que j'approchais du bois, il retourna. Et moi, je marchai au travers du bois, toujours appréhendant ces Russes ; et la moindre des choses que j'entendais, j'étais à me cacher.

Pour coucher le soir, je fus dans une maison au milieu de la campagne, entre les bois. C'était comme une véritable gargotte, et on a eu bien de la peine à me recevoir.

Le lendemain, je partis par un très mauvais temps. Je traversai une route toute remplie de Russes. Je me trouvai chez une dame polonaise, qui me fit très bien dîner et me donna des moufles et du linge pour envelopper mes pieds. Je me faisais Français dans ces maisons-là. Elle me donna aussi une pièce de dix-huit à vingt sous. Et puis je partis, parce qu'elle craignait les Russes et je me fis de suite Espagnol²⁶.

Je vins dans un village où il y avait de la garnison prussienne. Je ne savais pas de quelle manière m'y prendre pour entrer dans une maison. Mais eux, voyant que j'étais Espagnol²⁷, m'ont laissé entrer.

Sur la route de Berlin. De Graudenz à Stettin (février 1813) Les russes partout.

Le lendemain, j'entrai dans la ville très forte de Graudenz. Je restai trois jours dans une maison où les soldats faisaient leurs divertissements et me donnaient à boire et à manger du pain, de la bière ou de l'eau-de-vie. Il y survint un sergent français qui, depuis trente ans, servait dans ces troupes et était parisien de nation. Je me fis Français à lui, et lui demandai si quelqu'un de leurs officiers avait besoin de domestique. Il me répondit qu'il s'en informerait, et même que leur major serait bien aise d'avoir un Français, et qu'il me rapporterait la nouvelle le lendemain matin. Mais moi, qui demandais de l'ouvrage et priais le Bon Dieu de n'en point trouver, comme ni Français, ni Russes n'entraient dans cette ville, je partis dès le matin, parce qu'ils me menaçaient déjà de me faire arrêter. Tout en sortant de cette ville, l'on m'indiqua le chemin de Thorn. Il me fut impossible de le tenir, parce qu'il était

²⁶ Echo involontaire et curieux de la phrase de Montaigne : Aux gibelins j'étais Guelfe, et aux Guelfes Gibelin . (Note du capitaine Arnoult).

²⁷ Du moins ils le croyait...

trop fréquenté par les Russes. A une lieue de là, j'ai appris que Thorn était investi par les Russes. Je fus obligé de retourner, de passer sur la glace [de] la Vistule, très forte rivière, et de prendre la route de Berlin. Je marchai quelques jours sans aucune interruption, et je me trouvai chez un baron qui me donna à boire et à manger. Il vint une demoiselle qui me demanda si je savais lire, écrire et calculer en français. Je lui dis que oui. Elle voulait absolument que je reste. Elle parlait très bien français. Mais moi, je ne m'en souciais pas, parce que j'avais trop de vermine. Le baron me dit cependant que je ne pourrais pas passer dans une petite ville qui était toute proche. Mais je m'informai, et il n'y avait pas de troupe du tout. Ce qui me faisait plus de peine, c'était une grosse rivière à passer. Mais je la passai très librement, et fus coucher dans un village à 2 lieues de là. Je me trouvai dans une maison où il n'y avait qu'une fille, et qui a eu grand-peine à me recevoir. Mais le père et la mère arrivèrent, et puis un gendre qui avait été prisonnier en France. Je fus très bien reçu d'eux, et je restai deux jours. Ils m'ont rechangé de linge blanc, et cela m'a ôté toute ma vermine. Après cela, j'étais beaucoup hardi. Le lendemain, je fus coucher dans un village où on me donna un billet de logement. Je fus logé chez un homme qui avait été prisonnier en France, et qui parlait bien français. Il me dit que les Prussiens et les Russes, ce n'était qu'un. C'était le 18 février²⁸. Il me dit même aussi que des hommes comme moi étaient logés dans le village, et qu'ils avaient trouvé dans cette maison des Calmoucks²⁹ qui, après les avoir piqués plusieurs fois de leurs lances, leur coupaient de la chair après les cuisses et voulaient la leur faire manger. De là, je marchai deux ou trois jours sans interruption, et je me trouvai au milieu d'un bois chez un garde forestier qui me fit dîner. Puis je continuai mon chemin dans le bois, tout rempli d'eau et de marécages. Cependant je trouvai des petits bergers et m'informai du village voisin. Ils me dirent qu'il était tout rempli de Russes, qui prenaient les chevaux et même des hommes. Aussi, sur le soir, tout le monde en partit pour sauver les chevaux dans le bois. Je couchai avec eux dans le milieu du bois, avec du bon feu. Ils me donnèrent à manger de ce qu'on leur apporta le lendemain. Je fus obligé, rapport à ces Russes, de passer dans l'eau et dans la glace jusqu'aux genoux l'espace d'une lieue, ce qui m'a fait pleurer³⁰. La première maison où j'entrai, on m'en chassa, et puis on me rappela et on me donna du pain et du beurre. De là, je parvins à arriver en Poméranie avec beaucoup de peine, car je n'entendais que tambours et trompettes de Prussiens dans toutes les villes et tous les villages. Très souvent, il fallait que j'attende des demi-journées et même des journées entières derrière des buissons ou dans le bois pour laisser passer ces troupes-là. Il m'était impossible de trouver un village pour y coucher. J'étais obligé de chercher dans des maisons isolées dans le milieu des bois ou des campagnes. Etant arrivé dans cette province de Poméranie je me trouvai dans une maison qui tenait auberge, et j'y couchai. Il y vint des compagnons rouleurs, qui dirent au bourgeois de la maison que les Français étaient dans Stettin, à peu près à 12 lieues de cet endroit³¹. Moi, je ne savais comment faire. Le matin, j'étais encore là à 10 heures. Il y passa un adjudant et un fourrier russes, qui allaient faire les logements dans un village voisin, et qui me trouvèrent là. Heureusement, je me fis passer pour Espagnol. Après m'avoir interrogé plusieurs fois, ils le crurent, et me firent apporter par la bourgeoise pain, eau-de-vie, bière et beurre à manger, et ils lui dirent de se dépêcher. Mais quand elle les a vus partir, elle a dit : « Ils me disaient bien de me dépêcher, mais l'argent ne va guère vite ». De là, je m'en fus, et je me trouvai chez un jeune homme dont le père était de Strasbourg. Il craignait que l'ennemi n'y entrât et qu'il maltraitât son père. Je lui dis qu'il n'y avait pas de danger. Il me donna à souper et je couchai.

²⁸ L'importance de ce revirement politique n'a pas échappé au brigadier. Il en a ressenti une si forte impression, qu'il a noté dans sa mémoire la date à laquelle il l'a appris. (Note du capitaine Arnould).

²⁹ Kalmouks, cavaliers tartares ?

³⁰ On peut imaginer aisément la souffrance endurée par Nottat, déjà très affaibli...

³¹ Environ 48 kilomètres.

L'échappée au sud. De Stettin en Bohême et en Saxe (mars-10 avril 1813).

Quand je fus à 3 ou 4 lieues de Stettin, ville très forte, j'ai appris qu'elle était bloquée par les Russes³². Je ne savais plus que devenir. Je retournai sur mes pas, au risque d'être prisonnier. Je me trouvai dans une maison. On me donna du pain, et en même temps on me dit qu'il y avait deux de mes camarades dans une maison voisine. C'étaient un sapeur et un cuirassier. Nous faisant tous les trois Espagnols, nous fîmes route ensemble, demandant le chemin qui allait en Pologne, de Pologne en Hongrie, de Hongrie en Italie, et d'Italie en Espagne. Les paysans se disaient entre eux³³ que nous passerions bien par Küstrin, et l'un dit aux autres qu'il ne sortirait pas seulement en chien de cette ville-là, car les ponts étaient bien gardés. Nous nous sommes mis en route par les chemins demandés, et nous trouvâmes trois grandes rivières. La première, on nous passa avec du monde du pays, sur une barque. La seconde, on nous passa aussi, mais après avoir marché toute une demi-journée sur les bords. Les paysans nous disaient : « Ci nous savions que vous ne soyez pas Espagnols, on ne vous passerait pas, car cela nous est bien défendu. » On répéta encore que si, et ils nous passèrent de suite. De là, nous fûmes dans une maison, au milieu du bois, chez un garde-forestier. Il nous fit bien dîner, et puis nous lui demandâmes le chemin que nous avions envie de tenir. Il fut chercher une carte et nous le dit, et combien il y avait de lieues. Nous fûmes de là dans un village où le maire nous logea chacun dans une maison. Il vint un officier prussien, qui me demanda si j'étais Français. Je lui dis que non, que nous étions Espagnols. Cela n'empêcha pas qu'il nous fit partir, et un paysan nous mena coucher tout proche d'un autre village. De là, nous trouvâmes la troisième rivière, et nous avons tourné bien des fois avant de pouvoir passer. Cependant, sur le soir, nous avons vu un enfant qui venait à nous. Nous lui avons passé cette rivière sur les ponts ; et puis, de là, nous sommes venus tomber en Bohême, croyant être sauvés ; ; mais point du tout ! C'était le jour de la Notre-Dame de mars³⁴. Nous sommes entrés dans la première maison. On nous donna à chacun un morceau de pain. Et, tout en sortant de cette maison, nous avons rencontré deux soldats autrichiens, qui nous ont fait retourner au premier village de Prusse ;. Nous avons déserté de suite, et sommes rentrés en Saxe. Le même jour, nous sommes rentrés en Bohême, croyant que c'étaient peut-être des Prussiens qui nous avaient arrêtés. Mais point du tout. La nuit étant venue, nous avons été demander des logements. Le maire étant venu, envoya chercher des soldats, et puis du monde pour nous loger. Moi, qui étais censé savoir le moins l'allemand, je fus logé le premier, et le soldat duit : « Bourgeoise, vous ne le laisserez pas sortir demain matin que je ne vienne le chercher pour le mener à la ville. » Moi, sitôt qu'il fut parti, je sortis derrière, laissant là un mauvais bâton. La bourgeoise me dit : « Il faut manger la soupe ». Je lui dis que j'allais revenir. Mais point du tout ! Je m'en fus. Je marchai tout au travers des montagnes jusqu'à ce que je sois fatigué. Puis je me couchai sous un hangar jusqu'à ce que j'eus froid aux pieds, et je partis au travers des montagnes et des bois. Le lendemain, sur les 9 heures du matin, ils étaient 10 soldats qui couraient après moi, et j'ai eu mille peines de les perdre. Ils criaient : « Halte ! » Mais point du tout ! Je suivis, sur la gauche d'une petite montagne, un taillis à peu près de ma hauteur, mais clair. Sur le haut de cette montagne, à gauche, il y avait un bois très grand. Ils sont entrés dedans, et moi, je tournai derrière eux. Je me trouvai esquivé d'eux de cette manière-là. Je traversai un ruisseau avec de l'eau jusqu'à la ceinture, quoique l'eau était glacée. Je traversai d'autres montagnes dans la neige, et je n'osais plus me montrer à personne. J'entrai dans la journée dans une seule maison, où on me donna un morceau de pain,

³² Même constatation qu'au moment d'aborder Koenigsberg : les Français viennent de partir ! (Note du Capitaine Arnoult).

³³ Le brigadier Nottat entendait certainement un peu d'allemand, comme la plupart des soldats qui servaient depuis un an au-delà du Rhin. (Note du capitaine Arnoult).

³⁴ L'Annonciation, le 25 mars 1813. (Note du Capitaine Arnoult).

et je marchai dans les bois. La nuit, ne sachant comment faire pour me coucher, je restai jusqu' à 9 heures du soir dans le bois, et je m'en fus auprès d'une maison. J'ouvris la porte d'une étable, et je me mis dedans, croyant partir le lendemain avant qu 'il soit jour. Mais point du tout ! Je restai jusqu' à 8 heures du matin, parce qu'il y avait trois nuits que je n'avais dormi, et j'avais très sommeil. Je ne sais comment je ne fus pas vu de ces gens-là, car c'étaient des ouvriers de bois, et leurs outils étaient dans cette étable. Je fus surpris quand je m'éveillai, de voir le grand jour par la porte ouverte. Cette maison était seule. Je sortis et dépassai la maison sur la gauche. Je vis un soldat qui se promenait. Me demandant où j'allais, je lui répondis que j'allais chez nous. Il courut après moi en appelant ses camarades. Mais, je m'enfonçai dans le bois, et ils me laissèrent aller. Je m'en fus sur le haut d'un rocher. Voyant un homme venir à moi, je lui demandai si j'étais loin de la Saxe. Il me répondit que c'était ici. Moi, je voulais pas le croire. C'était un ancien soldat. Il me montra les revers de son habit, de l'uniforme du pays. Je lui demandai si je pourrais coucher au premier village ; il me dit que oui. Je fus dans la première maison, on me donna du pain, et dans la seconde, je couchai. Le lendemain, je passai dans une autre maison, où on me donna à déjeuner, et je m'en fus. Je trouvai d'autres camarades qui sortaient d'un hôpital des environs. Je marchai neuf à dix jours sans aucune interruption.

La capture et la régression. De Saxe en Silésie (11 avril- juin 1813)

Passant dans une petite ville, je demandai des logements au maire. Il nous envoya dans un village voisin, à une lieue de la ville, avec à peu près vingt sous qu'il nous donna pour sept à huit que nous étions. Il s'y rendit aussi. Il y vint sept soldats prussiens avec un sergent. Après avoir soupé, étant couchés et endormis, ils nous ont croisé la baïonnette sur les yeux, et puis nous ont éveillés. Le lendemain matin, ils nous ont menés à leur quartier-général. Ils nous ont bien questionnés, nous demandant pourquoi nous n'étions pas restés prisonniers dès qu'on sortait de l'hôpital. Ils nous ont fait monter en voiture, et nous ont fait retourner de 100 lieues³⁵ en arrière. Tous les jours, on doublait les étapes. A la destination, qui était Breslau, on nous mit dans un corps de garde pendant un mois, à quatre sous par jour sans pain, et il fallait se nourrir là-dessus. Il y en arriva d'autres. On nous a mis dans un quartier, tous ensemble. Et puis, l'armée française a avancé, et on, nous a fait partir pour aller à Neisse en Silésie, ville très forte, où nous sommes restés deux mois et demi. Puis, au mois de juin 1813, la trêve s'est faite à Prague, en Bohême. On nous a fait partir par détachement de 200, pour nous conduire en Sibérie. Ils étaient, pour nous conduire, autant d'hommes que de prisonniers, et ils ne voulaient pas que l'on ait le moindre bâton, ni que l'on chantât du tout. Ils nous ont versés entre les mains des Russes, à deux étapes de cet endroit-là, et nous avons fait séjour. C'étaient des Calmouks, qui devaient nous conduire jusqu'à notre destinée ? Ils nous ont comptés et ont fait l'appel.

Le retour au drapeau. A Liegnitz et Bunslaw (juin 1813)

La dernière nuit, nous sommes partis, une dizaine, par les croisées d'un vieux château dévalisé où nous faisons séjour. Nous sommes partis de ce château du troisième étage, sur les 2 heures du matin, avec un bras d'escalier qui avait à peu près sept à huit pieds de long, et qui était lié avec une mauvaise courroie de sac. L'on se laissait tomber sur une petite cour, et puis l'on passait par-dessus un mur pour être sorti de la ville. Nous avons marché deux jours et deux nuits pour rejoindre les Français, et j'ai marché ce temps pieds nus, rien que dans les bois.

Nous avons rejoint l'armée à Liegnitz en Prusse. Puis, de là, on nous envoya à Bunzlau, où je

³⁵ Environ 650 kilomètres !

trouvai mon ancien adjudant major, qui me reprit, me fit entrer à 1^{ère} compagnie³⁶. La campagne d'Espagne en 1810 et 1811, et celle de Leipzig en 1813, et de France en 1814, et de Fleurus en 1815, ne sont que des fleurs envers moi en comparaison de celle de Russie en 1812.

Si j'avais appris le nom des villes et villages par où j'ai passé, je vous aurais fait une description plus ample. Mais au lieu de les savoir, je n'entrais pas seulement dedans. Je marchai du 15 décembre an 1812 au 10 avril an 1813³⁷, ce qui fait à peu près quatre mois et demi, toujours me guidant aux étoiles de nuit et au soleil de jour. Je me perdais encore très souvent, parce qu'il fallait que je me détournais très souvent ; et je marchai seul ce temps-là. Dans cette route, je me recommandai toujours à Dieu, et je crois en avoir été protégé, car je n'aurais jamais pu réussir dans cette route-là, ayant les pieds gelés comme je les avais, et de très mauvais souliers, avec lesquels je fis de 400 lieues³⁸.

Nicolas NOTTAT³⁹.



³⁶ 1^{ère} compagnie du 15^{ème} bataillon des équipages militaires, formé avec les éléments provenant du 18^{ème} bataillon. (Note du Capitaine Arnoult).

³⁷ C'est-à-dire depuis Kowno jusqu'au moment de la capture. (Note du Capitaine Arnoult).

³⁸ 1600 kilomètres !

³⁹ Le Brigadier Nottat ne semble pas avoir laissé d'autres écrits sur ses campagnes ultérieures.